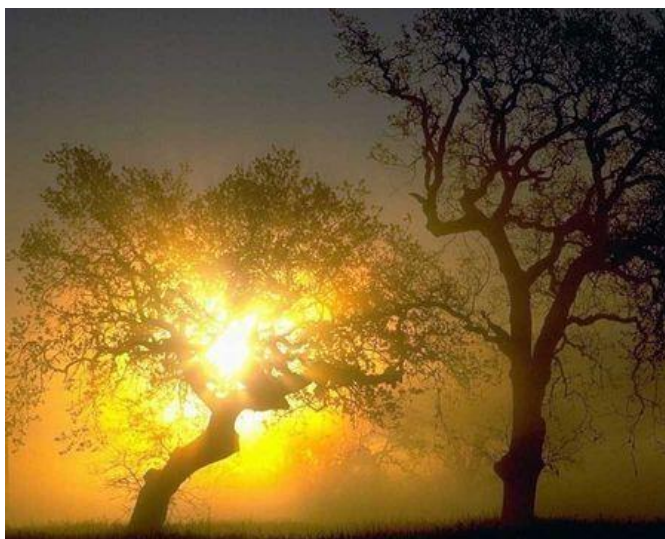


Cette grande mystique du 17^{ième} siècle exhorte ses dirigés à pratiquer des vertus solides. A son avis, humilité, obéissance, pauvreté sont des vertus essentielles pour se rapprocher de Dieu.

Marie de l'Incarnation choisit les vertus solides



La grande mystique qu'était Marie de l'Incarnation n'est jamais restée dans des considérations purement spirituelles ou abstraites. Toujours, il lui fallait allier la lumière qu'elle recevait à une mise en pratique concrète et immédiate. Dans une confidence à Mère Françoise de Saint Bernard, Prieure des Ursulines de Tours, elle précise :

Il est important de bien commencer et de ne pas bâtir l'édifice de la vie spirituelle sur le sable. Je connais une personne qui, ne s'étant amusée qu'à de hautes pensées, et n'ayant pas travaillé à la mortification des passions et de l'amour-propre, est aussi éloignée du terme qu'elle pensait en être proche : cela m'épouvante. (Jamet IV, p. 50, lettre du 03.10.45)

A qui fait-elle allusion ? A elle-même ! Dans la crainte que ses lettres tombent entre des mains indiscretes, Marie parle souvent d'elle-même à la troisième personne. Cette lettre correspond aux années de grandes épreuves intérieures au Canada, lorsque Marie se voyait dénuée de tout bien et de toutes les grandes grâces qu'elle avait reçues auparavant. La conviction qu'il faut « bien commencer » la mènera ensuite à envisager l'importance de l'humilité et de l'obéissance, de la mortification et de l'esprit de pauvreté, et surtout d'une docilité entière au directeur spirituel.

Bien commencer

Claude Martin, à peine profès chez les Bénédictins de Saint Maur se rend compte de la richesse de la vie intérieure de sa mère et de la valeur de ses conseils spirituels. Humblement, il lui demande ses avis. Comme il se trouve au début de son parcours, Marie va lui enseigner surtout l'importance de ces vertus solides. Pour « bien commencer », voici le programme qu'elle lui trace :

Prenez bon courage, ayez une sainte opiniâtreté à vous tenir proche de Dieu en la façon qu'il vous attire, liez-vous à sa bonté dans cet état de tranquillité et de repos, gardez vos règles avec humilité, soyez soumis avec simplicité à vos supérieurs. Que la science ne vous enfle point le cœur. Ne sachez rien pour vous, mais pour Dieu. En prêchant les autres,

prêchez-vous vous-mêmes par une sainte intention de faire ce que vous enseignez. Si vous faites cela, vous verrez ce que Dieu opérera en votre âme. (à son fils, 22.10.49).

Voilà tout un programme ! Marie commence par le courage. N'est-ce pas le langage de sainte Angèle dans le Prologue de sa Règle ? Lorsqu'elle écrit celle-ci entre 1533 et 1535, toutes ses filles ne sont-elles pas au début de leur itinéraire spirituel ? Voyons avec quelle vigueur elle les exhorte : *Allons, courage donc... comportons-nous si virilement que nous aussi, à la manière de sainte Judith, ayant tranché courageusement la tête à Holopherne, c'est-à-dire au diable, nous puissions retourner glorieusement dans la patrie...* (Règle Prol. 29-30).

Angèle avait prié Dieu d'écartier d'elle tout ce qui tendait à la « détourner de sa Face resplendissante », surtout ses sentiments ou « affections et sens ». Elle demandait au Seigneur, de les « affermir » pour qu'ils « ne dévient pas, ni à droite, ni à gauche » (R 5, 18-19). De même, Marie affirme, « Ayez une sainte opiniâtreté à vous tenir proche de Dieu ». Elle sait que pour rester en sa présence, il faut lutter énergiquement, « avec opiniâtreté ».

Dans la recherche de cette présence, Marie ne prise rien de plus que de garder la paix du cœur. C'est pourquoi elle conseille à son fils de se « lier à sa bonté dans un état de tranquillité et de repos ». Cette paix intérieure sera pour elle, comme pour Saint Ignace dans ses règles de discernement, la pierre de touche de l'action de Dieu dans les âmes.

Marie de l'Incarnation poursuit, « Gardez vos Règles avec humilité ». Angèle y exhorte au aussi ses filles à plusieurs reprises, dans ses Ecrits : « ...vous efforcer à l'avenir, et de tout votre pouvoir, de vivre comme il est demandé aux véritables épouses du Très Haut, et d'observer cette Règle comme la voie par laquelle vous devez marcher » (R Prol 23-24) ; « ...se tenir sous l'obéissance de la Règle, car tout est là » (Av 5,20). « Qu'elles demeurent fermes et stables dans leur résolution et qu'elles s'efforcent d'observer la Règle » (Av 5, 26-27). « Que les bonnes prescriptions données, surtout celles qui sont dans la Règle, soient très diligemment observées » (Dern Legs, 1).

Marie recommande ensuite à son fils d'être « soumis avec simplicité à vos Supérieurs ». Pour elle, c'est la pierre de touche d'une authentique recherche de Dieu et de sa volonté. Elle écrit dans ce sens à une Ursuline de Tours :

Vous me dites que vous avez confiance en elle (la Supérieure), car il ne se peut faire que cette ouverture de cœur sincère et filiale n'attire des bénédictions de Dieu dans votre âme. Conservez donc ces ouvertures de cœur, si nécessaires aux âmes qui veulent vaincre leurs ennemis et faire du progrès dans la voie de la sainteté. (14.09.47).

Enfin, comme son fils est aux études, Marie l'exhorte à une humble pureté d'intention dans ce travail : « Que la science ne vous enfle point le cœur. Ne sachez rien pour vous, mais pour Dieu. »

L'humilité

L'insistance de Marie de l'Incarnation sur l'humilité comme fondement de toute vie spirituelle ne surprend pas. En cela, elle est bien fille de Sainte Angèle qui s'est nommée « indigne servante de Jésus-Christ », ajoutant qu'à Dieu « il a plu dans sa bonté infinie de se servir de moi comme de son instrument pour son œuvre... quoique je fusse de moi-même une servante très insuffisante et très inutile » (Test. Prol.6-7). De même, elle recommande aux Colonelles, ou supérieurs locales : « Priez-le, humiliez-vous sous sa grande puissance » (Av.Prol.16), « Efforcez-vous, avec l'aide de

Dieu, d'acquérir et de planter en vous cette juste conviction et cet humble sentiment : ne vous jugez pas dignes d'être supérieures » (Av 1,2). « Ce n'est pas inutilement ni sans motif, en effet, que le cœur d'un vrai et prudent serviteur de Dieu s'humilie et anéantit en lui-même la considération de soi et la jouissance en sa propre réputation » (Av. 1,12).

Marie, de son côté, est tout aussi affirmative. Elle écrit à son fils :

Vous me réjouissez de ce que vous aimez l'humilité : en effet, vous en aviez besoin, aussi bien que moi, car le monde nous en avait bien fait accroire ; conservez toujours l'amour de cette précieuse vertu, qui est le fondement solide sans lequel tout l'édifice de la perfection que vous voulez élever en votre âme serait ruineux et de peu de durée (01.09.43).

Je demande à Dieu pour vous le don d'oraison, et surtout celui de l'humilité et vraie abnégation de vous-même, sans laquelle vertu, il n'y a point de vraie oraison ni de vrai esprit intérieur, l'un et l'autre devant aller du même pas, autrement toutes nos dévotions sont suspectes. Et c'est cette leçon que nous enseigne notre vraie Cause exemplaire, pour posséder entièrement son esprit (30.08.44)

Selon son habitude, Marie va allier la parole à l'acte. Maintes fois dans ses lettres, elle s'humilie devant son fils, avec une sincérité désarmante, qui nous surprend et qui peut même nous gêner. Angèle ne s'était-elle pas aussi humiliée devant ses filles, notamment dans la prière au chapitre 5 de la Règle ? « Affermis mes affections et mes sens... moi qui, en entrant dans le secret de mon cœur, n'ose par honte lever les yeux au ciel... puisque je vois en moi tant d'égarements, tant de laideurs et infamies, j'ai grande peine d'avoir tant tardé à me mettre au service de ta divine majesté... je n'ai jamais été obéissante à tes divins préceptes, et toute adversité m'a été dure à cause de mon peu d'amour pour toi ». (R 5,18, 20-21, 23, 27, 29-30).

De son côté, Marie écrit à son fils :

Vous n'aviez qu'un an, ce me semble, quand il commença de m'attirer à cette façon d'oraison... selon les desseins que sa bonté a eus sur moi, tous pleins d'amour et de miséricorde, eu égard à mes très grandes vilités, bassesses, rusticités et infidélités, insupportables à tout autre qu'à une bonté infinie, de laquelle j'ai arrêté le cours un nombre innombrable de fois : ce qui a beaucoup empêché mon avancement dans la sainteté, de laquelle, sans mentir, je n'ai pas un vestige. (1647).

Et en parlant d'elle-même à la troisième personne, elle écrit, toujours à son fils :

Depuis qu'une âme entre en cette vérité et quelle en est convaincue par sa propre expérience, elle s'humilie, non seulement devant Dieu en ses opérations intérieures et extérieures, où elle découvre toujours de nouvelles fautes, mais encore devant les créatures, prenant plaisir de s'accuser en public de ses défauts, d'en subir la pénitence et d'en porter toute la confusion... Elle est convaincue qu'elle est encore plus remplie de malice qu'elle n'en dit et qu'elle n'en connaît, et que les autres n'en découvrent. (30.08.50)

Pourtant, le sentiment aigu de son indignité ne pousse jamais Marie au découragement ; elle se tourne avec confiance vers le Père des cieux, en écrivant à sa sœur : *Je voudrais vous pouvoir loger dans le Cœur de Dieu.; Vous y logerez par l'humilité, car il est le Père des petits et des humbles, et il porte ses enfants dans son cœur. (1648).*

Quant aux tentations de complaisance en soi, Marie, depuis qu'elle s'est vue plongée dans le sang du Christ, est trop convaincue de la réalité de ses fautes pour faire des retours sur elle-même. Lorsque sa nièce, qui porte chez les Ursulines de Tours le même nom que sa tante, se plaint de ce genre de pensées importunes, Marie lui répond :

Vous me dites que l'amour de cette vaine estime se veut nourrir en vous ; hélas ! ma chère fille, une bonne réflexion sur vous-même vous convaincra tout aussitôt l'esprit que l'estime que l'on a de soi-même et le désir qu'on a d'être estimé des autres est la plus grande sottise du monde : les misères que chacun expérimente en soi-même en sont des preuves convaincantes. (octobre 1646).

L'obéissance

Nous ne nous étonnons pas de voir Marie insister non seulement sur l'humilité, mais sur l'obéissance, comme pierre de touche d'une véritable dévotion. Elle avait été témoin de la façon dont sa sœur Claude avait gâté sa propre fille en se pliant à ses caprices et en ne lui refusant rien. Marie avait bien conscience que cette première éducation familiale devait causer des difficultés à sa nièce, entrée au noviciat après des aventures plus que romanesques. Elle lui écrit donc :

Les instructions que l'on reçoit dans les commencements doivent tendre à deux fins : la première, à nous instruire et former en la vie spirituelle ; et l'autre, à nous affermir par de bons principes et par des maximes saintes, fondées sur la vie et sur les exemples de Jésus-Christ, notre adorable Maître et divine cause exemplaire. Et vous remarquerez que quand ces maximes sont conformes à notre condition, elles ne doivent pas être variables, mais constantes et fermes jusqu'au dernier soupir, n'y ayant aucun moment en notre vie où nous puissions nous exempter d'obéir à notre Dieu et de l'imiter. (Octobre 1646).

Pendant un certain temps, Dom Claude » a été chargé de l'accueil des hôtes dans son monastère. Il se plaint à sa mère de ce nouvel emploi qui le retire trop souvent de la solitude à laquelle il se sent fort fortement attaché. Elle lui répond :

Vous me parlez de votre solitude. Il est vrai que la retraite est douce et qu'on ne traite jamais mieux avec Dieu que dans le silence... mais pour vous, votre office est de recevoir les hôtes, et d'être en lieu de faire la charité. (01.09.1643).

A sa nièce, qui décidément a enfin pris goût à la vie monastique, et qui se plaint de ne pas pouvoir prier dans la solitude autant qu'elle le désirerait, Marie répond fermement :

Prenez patience dans les occasions qui vous tirent de la solitude par obéissance ou par nécessité... C'est pourquoi faites en votre âme une solitude intérieure que vous puissiez garder partout et tâchez d'y vivre de la vie de Dieu. On le trouve là pour l'ordinaire plus parfaitement et plus purement que dans la solitude corporelle : car sa bonté bénit l'âme obéissante, et ajoute à la grâce de l'obéissance celle de l'union (octobre 1646).

Le renoncement

Qui veut suivre Jésus-Christ et s'ouvrir à la grâce de Dieu, doit nécessairement passer par le renoncement. Même aux laïcs, Marie propose cette abnégation de soi qui creuse en nous le vide que Dieu peut remplir. A une de ses dirigées, peut-être sa sœur, elle écrit :

Il faut aussi que vous aimiez les sacrifices. Mais sur quel autel les immolerez-vous ? Prenez avec un très grand respect le Cœur du Fils de Dieu, et après que vous l'aurez présenté au Père, offrez sur ce divin et très sacré Cœur, comme sur un autel, toutes vos victimes, qui sont vos intentions, vos affections, vos désirs, vos actions, vos amis. (1648)

En cela, Marie n'est-elle pas fille d'Angèle, qui, dans le chapitre de la Règle sur la Pauvreté demande aux membres de la Compagnie de *s'efforcer de se dépouiller de tout et de mettre tout son bien, et son amour, et son plaisir, non dans ce qu'elle possède, ni dans la nourriture, ni dans ses parents et amis, ni en elle-même et en ses propres ressources et en son savoir, mais en Dieu seul* ». (R 10, 8-13).

Marie de l'Incarnation reviendra sur le sujet dans une autre lettre à la même destinataire. Remarquons l'insistance qu'elle met sur l'amour qui doit inspirer ce renoncement :

Vous faites sagement de n'entreprendre aucune mortification extérieure sans conseil, car pour les intérieures, qui tendent à la sanctification de l'âme par la mort des passions et des appétits sensuels, autant qu'ils peuvent mourir, non seulement elles vous sont permises en tout temps, mais si vous vous voulez entièrement plaire à notre divin Jésus, vous y êtes obligée, en revanche des faveurs qu'Il vous fait. Je dis en revanche, parce que ces sortes de fidélité sont des retours d'amour et des correspondances à sa grâce et à son amour. (11.10.1649).

La pauvreté

Angèle avait fait de Jésus-Christ son « unique Trésor ». Avec lui, elle a « tout son bien », avec lui, elle a « tout ». (R 10, 6). Marie, comme Angèle, vit à la fois la « pauvreté effective des choses temporelles », mais surtout « la vraie pauvreté d'esprit par laquelle l'homme dépouille son cœur de toute affection aux choses créées, de tout espoir en elles, et de soi-même. » (R 10, 2-5). Nous nous rappelons qu'elle avait renoncé à toute garantie matérielle pour elle-même et pour son fils, dans son désir d'imiter de plus près le Fils de Dieu, et de s'abandonner entièrement à « la providence bienveillante et ineffable » du Père, lui qui « seul sait, peut, et veut y pourvoir, lui qui ne veut que notre seul bien et notre seule joie ». (R 10, 13;17-18). A son fils, elle réitère sa joie de vivre dans une pauvreté effective :

Vivons dans le dénuement propre à notre condition et ne désirons rien que dans les divines volontés de notre tout aimable Sauveur ; c'est le plus parfait pour vous. Consolons-nous en Celui qui est « le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation ». (185.09.1647).

Lorsque son fils, qui a reçu une nouvelle mission, se trouve dans un monastère moins bien nanti que le précédent, elle lui écrit : *Je suis extrêmement consolée de vous voir si pauvre. Hé ! Ne sommes-nous pas assez riches de posséder Jésus ? (11.10.1646).*

Sa nièce, navrée de savoir sa tante dans une situation de privations et de gêne après l'incendie du Monastère à la fin de l'année 1650, écrit à Marie en se proposant de l'aider. Interrogée sur ses besoins, celle-ci lui répond :

Vous me pressez de vous dire mes besoins afin d'y pourvoir. Je vous parle avec simplicité : je serais bien empêchée de vous les dire. Il est vrai qu'ayant tout perdu, nous avons besoin de

tout, et pourtant, il me semble que je n'aie besoin de rien. Je crois que c'est le repos d'esprit que j'expérimente qui me rend aveugle à mes propres nécessités, quoique je voie bien clair en celles du commun. Il faut avouer, ma chère fille, que la croix est une chose charmante, quand il plaît à notre divin Sauveur de l'accompagner de la paix du cœur. Priez sa bonté qu'elle me la continue dans la charge qu'il m'a donnée, et que je lui sois bien fidèle en tout. (23.10.1651).

Un directeur spirituel

Marie met parmi les vertus solides la docilité à se laisser diriger spirituellement. Ses avis abondent en ce sens. A sa propre sœur, qui commence, après la mort de son mari, à s'orienter vers la vie spirituelle, Marie donne les conseils suivants :

Oui, ma très intime sœur, je suis fort satisfaite du procédé que vous avez tenu dans le choix que vous avez fait d'un directeur. Ce que j'ai maintenant à vous conseiller, c'est que vous lui soyez parfaitement obéissant, puisqu'il vous tient la place de Dieu, et qu'il ne vous commandera rien que pour votre salut et pour votre perfection, car hors ces deux motifs nous ne devons obéissance à personne. Ouvrez-lui votre cœur avec une simplicité et une candeur d'enfant ; et puisque vous prenez de lui vos sujets d'oraison pour chaque semaine, recevez ses paroles en votre cœur, comme une semence du ciel, qui y doit produire des fruits de grâce et de sainteté. Vous laissant conduire avec cette candeur, vous éviterez mille tromperies du diable, qui est sans cesse au guet pour surprendre les âmes simples, leur faisant prendre le faux pour le vrai, et leur faisant croire que ce qui est vrai, est faux. Sur toutes choses, prenez garde de devenir scrupuleuse : vous éviterez ce piège en faisant ce que je vous viens de dire, savoir, ayant toujours une âme bien ouverte à votre directeur... Pour les mouvements intérieurs que Dieu vous donnera, n'en faites aucun discernement ; faites-en seulement l'examen avec simplicité pour en rendre raison à votre directeur, sans autre dessein que d'apprendre de lui ce que vous devez faire ou éviter pour suivre la volonté de Dieu (27.08.1647).

Décidemment, la nièce Ursuline de Marie lui donne encore motif de s'inquiéter à son sujet. Voilà qu'elle n'est pas contente de son directeur et qu'elle confie à sa tante son désir de demander à sa Prieure de lui en trouver un autre. D'ailleurs, elle ne semble pas avoir totalement confiance dans les avis de sa Prieure, non plus. A cette lettre, Marie réagit avec sa vigueur habituelle :

Votre directeur vous a mise dans un bon train ; ne vous mettez donc point en peine d'en chercher un autre : profitez de ce qu'il vous a appris, et suivez la conduite de celle que Dieu vous donnera pour Supérieure, conformément à ce que la règle ordonne. Je me suis toujours bien trouvée de regarder mes Supérieurs comme tenant la place de Dieu. Mais il y a un certain orgueil secret qui s'insinue dans les filles, si elles n'y prennent garde, qui les porte à un dégoût de l'ordre que Dieu a établi pour leur conduite. Elle s'imaginent que la conduite du dedans n'est pas solide, et qu'il faut en chercher une autre, et ainsi ce vice secret les porte insensiblement dans le mépris de ceux de qui elles doivent attendre les ordres de Dieu sur elles, et qui les mèneraient bientôt dans l'esprit de leur Ordre et de leurs règles, d'où elles s'éloignent par cet égarement, qui est un malheur qu'on ne peut assez déplorer. (octobre 1646).

Mais comme Marie de l'Incarnation est loin de Tours, et qu'elle ne veut pas contraindre sa nièce, ni la décourager, elle ajoute :

Cela n'empêche pas que de temps en temps, et en certaines nécessités inévitables, selon que la règle permet, on ne puisse demander quelques bons avis et l'éclaircissement de quelques doutes aux confesseurs que l'on aura élus extraordinairement, ou à quelque autre personne de mérite, en sorte pourtant que la fidélité à votre supérieure et à votre directeur ordinaire l'emporte par-dessus toute autre. (octobre 1646).

Mûrie par son expérience personnelle, Marie se rend compte qu'il y a aussi une étape spirituelle, plus profonde, qui échappe à la nécessité de se laisser diriger. En réponse à son fils, elle évoque ce qu'elle a expérimenté déjà elle-même, la difficulté de parler de sa vie intérieure :

Il est vrai qu'il y a des dispositions durant lesquelles il n'est pas possible de dire ce que l'on ressent dans l'intérieur, non pas même en termes généraux... Il se trouve des dispositions intérieures si simples et spirituelles, que l'on n'en peut parler, et on ne peut trouver des termes assez significatifs pour se faire entendre. L'onction intérieure que l'on possède ou dont l'on est possédé est si sublime que tout ce que l'on voudrait dire de Celui de qui on veut parler paraît bas et indigne de lui. De là vient qu'on se sent impuissant d'en parler. On se plait à entendre ceux qui en parlent, et cependant, sans dire mot, on jouit dans l'intérieur de ses embrassements et de sa conversation familière. (22.10.1649).

Ainsi Marie de l'Incarnation nous conduit avec courage sur les chemins de l'humilité, de l'obéissance, de la pauvreté et de la docilité intérieure, des chemins ardues qui nous mènent jour après jour plus près de Celui qui est notre Voie, notre Vérité et notre Vie.

Marie Seynaeve, OSU